

IV

J'ignore si le moine que je rencontrai non loin de Lucques est un homme pieux; mais je sais que son vieux corps est enfermé, chétif et sans chemise, dans un froc grossier, pendant toute l'année; que ses sandales déchirées ne peuvent protéger suffisamment ses pieds nus, quand il gravit les rochers à travers les épines et les broussailles, pour aller, dans les villages des montagnes, consoler les malades, et apprendre l'*Ave, Maria* aux enfants. Et il est satisfait quand, en échange, on lui met dans son sac un morceau de pain, et qu'on lui étale, pour dormir, quelques poignées de paille.

— Je ne veux pas écrire contre cet homme, me dis-je à moi-même. Quand, revenu chez moi, en Allemagne, assis dans mon fauteuil à bras, près d'un poêle pétillant, chaudement et bien repu, face à face avec une appétissante tasse de thé, j'écirai contre les prêtres catholiques, je ne veux pas écrire contre cet homme.

Pour écrire contre les prêtres catholiques, il faut aussi connaître leurs figures; mais les figures originales, on ne les voit qu'en Italie. Les prêtres catholiques d'Alle-

magne et les moines allemands ne sont que de mauvaises copies, souvent même des parodies du clergé Italien. Une comparaison entre eux ferait le même effet que si l'on mettait auprès des tableaux religieux de l'école romaine ou florentine, ces saints grotesques, maigres comme des sauterelles, qui doivent leur triste existence au pinceau bourgeois de quelque peintre municipal de Nüremberg, ou bien encore à l'excellente simplicité d'un disciple sentimental de l'école néo-allemande, chevelue et chrétienne.

Les prêtres, en Italie, ont depuis longtemps transigé avec l'opinion publique; le peuple y est accoutumé de longue main à distinguer la dignité sacerdotale de la personne indigne, et à respecter celle-là alors même que celle-ci est méprisable. C'est même le contraste que forment nécessairement le devoir idéal et les exigences de l'état ecclésiastique avec les besoins invincibles de la nature sensuelle, cet antique, éternel conflit de l'esprit et de la matière qui font des prêtres italiens des caractères inépuisables pour la verve maligne du peuple, dans les satires, les chansons et les nouvelles. Des faits semblables se révèlent à nous partout où la condition des prêtres est pareille, par exemple dans l'Indostan. Dans les comédies de ce pays de piété immémoriale, ainsi que nous l'avons vu dans *Sakontala*, et que nous le trouvons confirmé dans le *Vasantasena*, c'est toujours un bramine qui fait le rôle comique, pour ainsi dire celui d'un *gracioso prêtre*, sans que cela porte la moindre

atteinte au respect dû à ses fonctions sacerdotales et à sa sainteté privilégiée. De même un Italien n'entend pas la messe ou ne se confesse pas avec moins de piété auprès d'un prêtre qu'il a trouvé la veille ivre dans la boue. En Allemagne, c'est autre chose. Le prêtre catholique n'y veut pas représenter sa dignité par son ministère seulement, mais il faut que le ministère soit aussi représenté par la personne; et, comme, dans les commencements peut-être, il a pris sa vocation au sérieux, et que, dans la suite, quand ses vœux de chasteté et d'humilité sont en querelle avec le vieil Adam, il ne veut pourtant pas violer ces vœux publiquement, surtout parce qu'il craint de donner la moindre prise à notre ami Krug de Leipzig, il tâche de conserver au moins l'apparence d'une conduite sainte. De là les saintetés apparentes, l'hypocrisie et la fausse bigoterie des cafards allemands; chez le clergé d'Italie, au contraire, il y a bien plus de transparence dans le masque, une certaine ironie de bonne santé, et un accord tout confortable avec le siècle.

Mais à quoi bon toutes ces réflexions générales? Elles ne peuvent être que d'une médiocre utilité pour toi, cher lecteur, si par hasard tu avais envie d'écrire contre les prêtres catholiques. Il faut, à cet effet, voir de ses propres yeux, comme je l'ai dit, les figures qui appartiennent à cette classe. Et, en vérité, il ne suffit pas de les avoir vues sur la scène de l'Opéra royal, à Berlin. Le précédent intendant général avait pourtant toujours

fait tout son possible pour représenter avec la plus grande vérité d'imitation le cortège du couronnement dans la *Pucelle d'Orléans*, et réaliser aux yeux de ses compatriotes l'idée d'une procession avec ses prêtres de toutes les couleurs. Mais le costume le plus fidèle ne peut remplacer les figures originales; et, gaspillât-on plus de 100,000 thalers en mitres épiscopales d'or, en étoles aux fleurs diaprées, en surplis brodés, rochets de dentelles et autres affiquets de la même espèce, les nez raisonnablement protestants qui guettent sous ces mitres, les jambes grêles et rationalistes qui dépassent les pointes festonnées de ces surplis, les ventres éclairés beaucoup trop à l'aise sousces étoles, tout nous rappellerait, à nous autres, que ce ne sont pas des prêtres catholiques, mais d'honnêtes quistres laïques de Berlin qui défilent sur la scène.

Je me suis souvent demandé si l'intendant général ne pourrait pas imiter beaucoup mieux ce cortège, et nous présenter un tableau bien plus fidèle d'une procession, en ne donnant plus les rôles des prêtres catholiques aux comparses ordinaires, mais à ces ecclésiastiques protestants qui prêchent avec l'orthodoxie la plus parfaite dans leur chaire de théologie ou dans la *Gazette de l'Église*, contre la raison, les plaisirs mondains, Gésenius et le diable. On verrait alors des visages dont le cachet cagot répondrait d'une manière bien plus frappante aux susdits rôles dramatiques. C'est d'ailleurs une observation déjà faite, que tous les prêtres du

monde, rabbins, muftis, dominicains, conseillers consistoriaux, papes, bonzes, enfin tout le corps diplomatique du bon Dieu, portent sur leur figure un certain air de famille, qu'on retrouve toujours chez les gens qui font le même métier. Les tailleurs, dans le monde entier, se distinguent par la ténuité délicate des membres; les bouchers et les soldats portent partout le même aspect farouche; les juifs ont la physionomie calculatrice qui leur est particulière, non parce qu'ils descendent d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, mais parce qu'ils sont marchands, et le marchand chrétien de Francfort ressemble au marchand juif de Francfort tout autant qu'un œuf pourri à un autre œuf pourri. Les négociants spirituels qui gagnent leur vie dans les affaires religieuses, finissent par contracter aussi dans la physionomie une certaine ressemblance. Sans doute quelques nuances s'établissent par suite de leurs différentes manières de faire le métier. Le prêtre catholique ressemble surtout à un commis placé dans un grand commerce. L'Église, la grande maison, dont le pape est chef, lui donne une occupation déterminée et un salaire net pour ses soins. Il travaille à son aise, comme un homme qui a beaucoup de collègues, et qui, dans un si grand mouvement d'affaires, peut facilement échapper à l'attention... Seulement il a fort à cœur le crédit de la maison, et plus encore sa solidité, parce qu'il perdrait son pain en cas de banqueroute. Le cafard protestant au contraire, est patron partout, et fait les affaires religieuses

pour son compte particulier. Il ne fait pas dans le haut négoce, comme son confrère catholique, mais seulement dans le détail. Comme il est seul pour suffire à tout, il ne peut prendre de bon temps. Il lui faut vanter ses articles de croyance, rabaisser les articles de ses concurrents. Il se tient, en véritable petit marchand, dans son comptoir de débit, rongé de jalousie de métier contre toutes les grandes maisons, et surtout contre la grande maison de Rome, qui paie tant de milliers de teneurs de livres et d'emballeurs, et qui a des comptoirs dans les quatre parties du monde.

Il résulte de tout cela des effets physiologiques différents, sans contredit; mais ils ne sont pas visibles du parterre, et l'air de famille des figures se retrouve indélébile dans les principaux traits, chez les prêtres catholiques comme chez les protestants. Donc, si l'intendant général veut payer généreusement ces messieurs, ils joueront au théâtre comme partout leurs rôles à s'y méprendre. Leur démarche contribuera aussi à l'illusion; quoiqu'un œil fin et exercé puisse remarquer qu'elle se distingue par des nuances subtiles de la démarche des prêtres et des moines catholiques.

Un prêtre catholique s'avance comme si le ciel lui appartenait, tandis que le prêtre protestant chemine comme s'il l'avait affirmé.